

## Livre VIII

La Mort et le mourant	Livre VIII - Fable 1	<i>page 2</i>
Le savetier et le financier	Livre VIII - Fable 2	<i>page 3</i>
Le pouvoir des fables	Livre VIII - Fable 3	<i>page 4</i>
L'homme et la puce	Livre VIII - Fable 4	<i>page 5</i>
Les femmes et le secret	Livre VIII - Fable 5	<i>page 6</i>
Le chien qui porte à son cou le dîner de son maître	Livre VIII - Fable 6	<i>page 7</i>
Le rieur et les poissons	Livre VIII - Fable 7	<i>page 8</i>
Le rat et l'huître	Livre VIII - Fable 8	<i>page 9</i>
L'ours et l'amateur des jardins	Livre VIII - Fable 9	<i>page 10</i>
Les deux amis	Livre VIII - Fable 10	<i>page 11</i>
Le cochon la chèvre et le mouton	Livre VIII - Fable 11	<i>page 12</i>
Tircis et Amarante	Livre VIII - Fable 12	<i>page 13</i>
Les obsèques de la lionne	Livre VIII - Fable 13	<i>page 14</i>
Le rat et l'éléphant	Livre VIII - Fable 14	<i>page 15</i>
L'horoscope	Livre VIII - Fable 15	<i>page 16</i>
L'âne et le Chien	Livre VIII - Fable 16	<i>page 17</i>
Le bassa et le marchand	Livre VIII - Fable 17	<i>page 18</i>
L'avantage de la science	Livre VIII - Fable 18	<i>page 19</i>
Jupiter et les tonnerres	Livre VIII - Fable 19	<i>page 20</i>
Le faucon et le chapon	Livre VIII - Fable 20	<i>page 21</i>
Le chat et le rat	Livre VIII - Fable 21	<i>page 22</i>
Le torrent et la rivière	Livre VIII - Fable 22	<i>page 23</i>
L' éducation	Livre VIII - Fable 23	<i>page 24</i>
Les deux chiens et l'âne mort	Livre VIII - Fable 24	<i>page 25</i>
Démocrite et les Abdéritains	Livre VIII - Fable 25	<i>page 26</i>
Le loup et le chasseur	Livre VIII - Fable 26	<i>page 27</i>
Le lion, le loup et le renard	Livre VIII - Fable 27	<i>page 28</i>

La Mort ne surprend point le sage ;  
Il est toujours prêt à partir,  
S'étant su lui-même avertir  
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.  
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :  
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,  
Il n'en est point qu'il ne comprenne  
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;  
Et le premier instant où les enfants des rois  
Ouvrent les yeux à la lumière,  
Est celui qui vient quelquefois  
Fermer pour toujours leur paupière.  
Défendez-vous par la grandeur,  
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse :  
La Mort ravit tout sans pudeur ;  
Un jour, le monde entier accroîtra sa richesse.  
Il n'est rien de moins ignoré,  
Et, puisqu'il faut que je die,  
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,  
Se plaignait à la Mort que précipitamment  
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,  
Sans qu'il eût fait son testament,  
Sans l'avertir au moins : « Est-il juste qu'on meure  
Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu.  
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;  
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;  
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.  
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !  
—Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris ;  
Tu te plains sans raison de mon impatience :  
Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris  
Deux mortels aussi vieux ; trouve m'en dix en France.

Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis  
Qui te disposât à la chose :  
J'aurais trouvé ton testament tout fait,  
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait ;  
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause  
Du marcher et du mouvement,  
Quand les esprits, le sentiment,  
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe ;  
Toute chose pour toi semble être évanouie ;  
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus ;  
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.  
Je t'ai fait voir tes camarades  
Ou morts, ou mourants, ou malades :  
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?  
Allons, vieillard, et sans réplique.  
Il n'importe à la République  
Que tu fasses ton testament. »

La Mort avait raison. Je voudrais qu'à cet âge  
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,  
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet ;  
Car de combien peut-on retarder le voyage ?  
Tu murmures, vieillard ! Vois ces jeunes mourir,  
Vois-les marcher, vois-les courir  
À des morts, il est vrai, glorieuses et belles,  
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles,  
J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :  
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

# Le savetier et le financier

Jean de La Fontaine

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir ;  
C'était merveilles de le voir,  
Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages,  
Plus content qu'aucun des Sept Sages.  
Son voisin au contraire, étant tout cousu d'or,  
Chantait peu, dormait moins encor.  
C'était un homme de finance.  
Si sur le point du jour, parfois il sommeillait,  
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;  
Et le financier se plaignait  
Que les soins de la Providence  
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,  
Comme le manger et le boire.  
En son hôtel il fait venir  
Le chanteur, et lui dit : « Or çà, sire Grégoire,  
Que gagnez-vous par an ? — Par an ? Ma foi, Monsieur,  
Dit avec un ton de rieur,  
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière  
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère  
Un jour sur l'autre, il suffit qu'à la fin  
J'attrape le bout de l'année ;  
Chaque jour amène son pain.  
— Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?  
— Tantôt plus, tantôt moins, le mal est que toujours  
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),  
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours  
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes ;  
L'une fait tort à l'autre ; et Monsieur le curé  
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »  
Le financier, riant de sa naïveté  
Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.  
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,  
Pour vous en servir au besoin. »  
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre  
Avait, depuis plus de cent ans  
Produit pour l'usage des gens.  
Il retourne chez lui ; dans sa cave il enserre  
L'argent et sa joie à la fois.  
Plus de chant : il perdit sa voix,  
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.  
Le sommeil quitta son logis :  
Il eut pour hôte les soucis,  
Les soupçons, les alarmes vaines ;  
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,  
Si quelque chat faisait du bruit,  
Le chat prenait l'argent. À la fin le pauvre homme  
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :  
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,  
Et reprenez vos cent écus. »

La qualité d'ambassadeur  
 Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?  
 Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères ?  
 S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,  
 Seront-ils point traités par vous de téméraires ?  
 Vous avez bien d'autres affaires  
 À démêler que les débats  
 Du lapin et de la belette.  
 Lisez-les, ne les lisez pas ;  
 Mais empêchez qu'on ne nous mette  
 Toute l'Europe sur les bras.  
 Que de mille endroits de le terre  
 Il nous vienne des ennemis,  
 J'y consens ; mais que l'Angleterre  
 Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,  
 J'ai peine à digérer la chose.  
 N'est-il point encor temps que Louis se repose ?  
 Quel autre Hercule enfin ne trouvait las  
 De combattre cette hydre ? Et faut-il qu'elle oppose  
 Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?  
 Si votre esprit plein de souplesse,  
 Par éloquence et par adresse,  
 Peut adoucir les coeurs et détourner ce coup,  
 Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup  
 Pour un habitant du Parnasse.  
 Cependant faites moi la grâce  
 De prendre en don ce peu d'encens ;  
 Prenez en gré mes vœux ardents,  
 Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.  
 Son sujet vous convient, je n'en dirai pas plus :  
 Sur les éloges que l'envie  
 Doit avouer qui vous sont dus,  
 Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athènes autrefois, peuple vain et léger,  
 Un orateur , voyant sa patrie en danger,  
 Courut à la tribune ; et d'un art tyrannique,  
 Voulant forcer les coeurs dans une république,  
 Il parla fortement sur le commun salut.  
 On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut  
 À ces figures violentes  
 Qui savent exciter les âmes les plus lentes :  
 Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.  
 Le vent emporta tout, personne ne s'émut ;  
 L'animal aux têtes frivoles,  
 Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter ;  
 Tous regardaient ailleurs; il en vit s'arrêter  
 À des combats d'enfants et point à ses paroles.  
 Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.  
 « Cères , commença-t-il, faisait voyage un jour  
 Avec l'anguille et l'hirondelle;  
 Un fleuve les arrête, et l'anguille en nageant,  
 Comme l'hirondelle en volant,  
 Le traversa bientôt. » L'assemblée à l'instant  
 Cria tout d'une voix : « Et Cères, que fit-elle ?  
 — Ce qu'elle fit ? Un prompt courroux  
 L'anima d'abord contre vous.  
 Quoi ? de contes d'enfants son peuple s'embarrasse !  
 Et du péril qui la menace  
 Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!  
 Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ? »  
 À ce reproche l'assemblée,  
 Par l'apologue réveillée,  
 Se donne entière à l'orateur :  
 Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athènes en ce point, et moi-même,  
 Au moment que je fais cette moralité,  
 Si Peau d'Âne m'était conté,  
 J'y prendrais un plaisir extrême.  
 Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant  
 Il le faut amuser encor comme un enfant.

# L'homme et la puce

Jean de La Fontaine

**FABLE**

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,  
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :  
Il semble que le Ciel sur tous tant que nous sommes  
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,  
Et que le plus petit de la race mortelle,  
À chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,  
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens  
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.

Un sot, par une puce eut l'épaule mordue ;  
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.  
« Hercule, se dit-il, tu devais bien purger  
La terre de cette hydre au printemps revenue.  
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue  
Tu n'en perdes la race afin de me venger ? »  
Pour tuer une puce, il voulait obliger  
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

# Les femmes et le secret

Jean de La Fontaine

Rien ne pèse tant qu'un secret :  
Le porter loin est difficile aux dames ;  
Et je sais même sur ce fait  
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria  
La nuit étant près d'elle : « Ô Dieux, qu'est-ce cela ?  
Je n'en puis plus, on me déchire !  
Quoi ? j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ? — Oui, le voilà,  
Frais et nouveau pondu. Gardez bien de le dire :  
On m'appellerait poule; enfin n'en parlez pas. »  
La femme, neuve sur ce cas,  
Ainsi que sur mainte autre affaire,  
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.  
Mais ce serment s'évanouit  
Avec les ombres de la nuit.  
L'épouse, indiscreète et peu fine,  
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;  
Et de courir chez sa voisine.  
« Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé ;  
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :  
Mon mari vient de pondre un œuf comme quatre.  
Au nom de Dieu, gardez-vous bien  
D'aller publier ce mystère.  
— Vous moquez-vous ? dit l'autre. Ah ! vous ne savez guère  
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. »  
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.  
L'autre grille déjà de conter la nouvelle ;  
Elle va la répandre en plus de dix endroits ;  
Au lieu d'un œuf, elle en dit trois.  
Ce n'est pas encor tout, car une autre commère  
En dit quatre et raconte à l'oreille le fait,  
Précaution peu nécessaire,  
Car ce n'était plus un secret.  
Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,  
De bouche en bouche allait croissant,  
Avant la fin de la journée  
Ils se montaient à plus d'un cent.

# Le chien qui porte à son cou le dîner de son maître

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,  
Ni les mains à celle de l'or :  
Peu de gens gardent un trésor  
Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portait la pitance au logis,  
S'était fait un collier du dîner de son maître.  
Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être  
Quand il voyait un mets exquis ;  
Mais enfin il l'était, et tous tant que nous sommes  
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.  
Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens,  
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !  
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,  
Un matin passe, et veut lui prendre le dîner.  
Il n'en eut pas toute la joie  
Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie  
Pour la défendre mieux n'en étant plus chargé ;  
Grand combat; d'autres chiens arrivent ;  
Ils étaient de ceux-là qui vivent  
Sur le public, et craignent peu les coups.  
Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous,  
Et que la chair courait un danger manifeste,  
Voulut avoir sa part ; et, lui sage, il leur dit :  
« Point de courroux, messieurs, mon lopin me suffit ;  
Faites votre profit du reste. »  
À ces mots, le premier, il vous happe un morceau ;  
Et chacun de tirer, le matin, la canaille,  
À qui mieux mieux. Ils firent tous ripaille ;  
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville  
Où l'on met les deniers à la merci des gens.  
Échevins, prévôt des marchands,  
Tout fait sa main ; le plus habile  
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps  
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.  
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,  
Veut défendre l'argent et dit le moindre mot,  
On lui fait voir qu'il est un sot.  
Il n'a pas de peine à se rendre :  
C'est bientôt le premier à prendre.

# Le rieur et les poissons

Jean de La Fontaine

**FABLE**

On cherche les rieurs, et moi je les évite.  
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite :  
Dieu ne créa que pour les sots  
Les méchants diseurs de bons mots.  
J'en vais peut-être en une fable  
Introduire un ; peut-être aussi  
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur était à la table  
D'un financier, et n'avait en son coin  
Que de petits poissons : tous les gros étaient loin.  
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille,  
Et puis il feint, à la pareille,  
D'écouter leur réponse. On demeura surpris ;  
Cela suspendit les esprits.  
Le rieur alors, d'un ton sage,  
Dit qu'il craignait qu'un sien ami,  
Pour les grandes Indes parti,  
N'eut depuis un an fait naufrage ;  
Il s'en informait donc à ce menu fretin ;  
Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge  
À savoir au vrai son destin ;  
Les gros en sauraient davantage.  
« N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger ? »  
De dire si la compagnie  
Prit goût à sa plaisanterie,  
J'en doute ; mais enfin, il les sut engager  
À lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire  
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus  
Qui n'en étaient pas revenus,  
Et que depuis cent ans, sous l'abîme avaient vus  
Les anciens du vaste empire.



# Le rat et l'huître

Jean de La Fontaine

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,  
Des lares paternels un jour se trouva saoul.  
Il laisse là le champ, le grain et la javelle,  
Va courir le pays, abandonne son trou.  
Sitôt qu'il fut hors de la case :  
« Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !  
Voici les Apennins, et voici le Caucase .»  
La moindre taupinée était mont à ses yeux.  
Au bout de quelques jours, le voyageur arrive  
En un certain canton où Téthys sur la rive  
Avait laissé mainte huître : et notre rat d'abord  
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.  
« Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire !  
Il n'osait voyager, craintif au premier point.  
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :  
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point. »  
D'un certain magister le rat tenait ces choses,  
Et les disait à travers champs,  
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeurs,  
Se font savants jusques aux dents.  
Parmi tant d'huîtres toutes closes,  
Une s'était ouverte et, bâillant au soleil,  
Par un doux zéphyr réjouie,  
Humait l'air, respirait, était épanouie,  
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, non pareil.  
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille :  
« Qu'aperçois-je ? dit-il, c'est quelque victuaille ;  
Et si je ne me trompe à la couleur du mets,  
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais. »  
Là-dessus, Maître Rat, plein de belle espérance,  
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,  
Se sent pris comme aux lacs, car l'huître tout d'un coup  
Se referme : et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement :  
Nous y voyons premièrement  
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience  
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement.  
Et puis nous y pouvons apprendre  
Que tel est pris qui croyait prendre.

Certain ours montagnard, ours à demi léché,  
Confiné par le Sort dans un bois solitaire,  
Nouveau Bellérophon vivait seul et caché.  
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire  
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.  
Il est bon de parler, et meilleur de se taire ;  
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.  
Nul animal n'avait affaire  
Dans les lieux que l'ours habitait :  
Si bien que, tout ours qu'il était,  
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.  
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,  
Non loin de là certain vieillard  
S'ennuyait aussi de sa part.  
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore,  
Il l'était de Pomone encore.  
Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrais parmi  
Quelque doux et discret ami :  
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :  
De façon que, lassé de vivre  
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,  
Va chercher compagnie et se met en campagne.  
L'ours, porté d'un même dessein,  
Venait de quitter sa montagne.  
Tous deux, par un cas surprenant,  
Se rencontrent en un tournant.  
L'homme eut peur: mais comment esquiver ? et que faire ?  
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire  
Est le mieux: il sut donc dissimuler sa peur.  
L'ours très mauvais complimenteur,  
Lui dit : « Viens-t'en me voir. » L'autre reprit : « Seigneur,  
Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire  
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,  
J'ai des fruits, j'ai du lait: ce n'est peut-être pas  
De Nosseigneurs les ours le manger ordinaire ;  
Mais j'offre ce que j'ai. » L'ours accepte ; et d'aller.

Les voilà bons amis avant que d'arriver ;  
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble :  
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,  
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,  
Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,  
L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.  
L'ours allait à la chasse, apportait du gibier ;  
Faisait son principal métier  
D'être un bon émoucheur, écartait du visage  
De son ami dormant ce parasite ailé  
Que nous avons mouche appelé.  
Un Jour que le vieillard dormait d'un profond somme,  
Sur le bout de son nez une allant se placer  
Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser.  
« Je t'attraperai bien, dit-il, et voici comme. »  
Aussitôt fait que dit: le fidèle émoucheur  
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,  
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ;  
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,  
Raide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;  
Mieux vaudrait un sage ennemi.

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa ;  
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre.  
Les amis de ce pays-là  
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,  
Et mettait à profit l'absence de soleil,  
Un de nos deux amis sort du lit en alarme ;  
Il court chez son intime, éveille les valets :  
Morphée avait touché le seuil de ce palais.  
L'ami couché s'étonne ; il prend sa bourse, il s'arme,  
Vient trouver l'autre et dit : « Il vous arrive peu  
De courir quand on dort ; vous me paraissez homme  
À mieux user du temps destiné pour le somme :  
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?  
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,  
J'ai mon épée ; allons. Vous ennuyez-vous point  
De coucher toujours seul ? Une esclave assez belle  
Était à mes côtés ; voulez-vous qu'on l'appelle ?  
—Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :  
Je vous rends grâce de ce zèle.  
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu ;  
J'ai craint qu'il ne fut vrai ; je suis vite accouru.  
Ce maudit songe en est la cause. »

Qui d'eux aimait le mieux ? Que t'en semble, lecteur ?  
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.  
Qu'un ami véritable est une douce chose !  
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;  
Il vous épargne la pudeur  
De les lui découvrir lui même :  
Un songe, un rien, tout lui fait peur  
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,  
Montés sur un même char, s'en allaient à la foire.  
Leur divertissement ne les y portait pas ;  
On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :  
Le charton n'avait pas dessein  
De les mener voir Tabarin.  
Dom pourceau criait en chemin  
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses.  
C'était une clameur à rendre les gens sourds.  
Les autres animaux, créatures plus douces,  
Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;  
Ils ne voyaient nul mal à craindre.  
Le charton dit au porc : « Qu'as-tu tant à te plaindre ?  
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi ?  
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,  
Devraient t'apprendre à vivre ou du moins à te taire :  
Regarde ce mouton, a-t-il dit un seul mot ?  
Il est sage. — Il est sot,  
Repartit le cochon : s'il savait son affaire,  
Il crierait, comme moi, du haut de son gosier ;  
Et cette autre personne honnête  
Crierait tout du haut de sa tête.  
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,  
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :  
Je ne sais pas s'ils ont raison ;  
Mais quant à moi qui ne suis bon  
Qu'à manger, ma mort est certaine.  
Adieu mon toit et ma maison. »

Dom pourceau raisonnait en subtil personnage.  
Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,  
La plainte ni la peur ne changent le destin  
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

J'avais Ésope quitté,  
Pour être tout à Boccace ;  
Mais une divinité  
Veut revoir sur le Parnasse  
Des fables de ma façon.  
Or d'aller lui dire « Non »  
Sans quelque valable excuse,  
Ce n'est pas comme on en use  
Avec des divinités,  
Surtout quand ce sont de celles  
Que la qualité de belles  
Fait reines des volontés.  
Car, afin que l'on le sache,  
C'est Sillery qui s'attache  
À vouloir que, de nouveau,  
Sire Loup, Sire Corbeau,  
Chez moi se parlent en rime.  
Qui dit Sillery dit tout :  
Peu de gens en leur estime  
Lui refusent le haut bout ;  
Comment le pourrait-on faire ?  
Pour venir à notre affaire,  
Mes contes, à son avis,  
Sont obscurs : les beaux esprits  
N'entendent pas toute chose.  
Faisons donc quelques récits  
Qu'elle déchiffre sans glose :  
Amenons des bergers, et puis nous rimerons  
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disait un jour à la jeune Amarante :  
« Ah ! si vous connaissiez, comme moi, certain mal  
Qui nous plaît et qui nous enchante !  
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal :  
Souffrez qu'on vous le communique ;  
Croyez-moi, n'ayez point de peur :  
Voudrais-je vous tromper, vous, pour qui je me pique  
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur ? »  
Amarante aussitôt réplique :  
« Comment l'appeler-vous, ce mal ? quel est son nom ?  
– L'amour. – Ce mot est beau: dites-moi quelque marque  
À quoi je le pourrai connaître : que sent-on ?  
– Des peines près de qui le plaisir des monarques  
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît  
Toute seule en une forêt.  
Se mire-t-on près d'un rivage ?  
Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image  
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :  
Pour tout le reste on est sans yeux.  
Il est un berger du village  
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :  
On soupire à son souvenir ;  
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ;  
On a peur de le voir, encor qu'on le désire.»  
Amarante dit à l'instant:  
« Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant ?  
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître. »  
Tircis à son but croyait être,  
Quand la belle ajouta : « Voilà tout justement  
Ce que je sens pour Clidamant. »  
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,  
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,  
Et qui font le marché d'autrui.

La femme du lion mourut ;  
Aussitôt chacun accourut  
Pour s'acquitter envers le prince  
De certains compliments de consolation  
Qui sont surcroît d'affliction.  
Il fit avertir sa province  
Que les obsèques se feraient  
Un tel jour, en tel lieu, ses prévôts y seraient  
Pour régler la cérémonie,  
Et pour placer la compagnie.  
Jugez si chacun s'y trouva.  
Le prince aux cris s'abandonna,  
Et tout son antre en résonna :  
Les lions n'ont point d'autre temple.  
On entendit, à son exemple,  
Rugir en leurs patois messieurs les courtisans.  
Je définis la cour un pays où les gens,  
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,  
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,  
Tâchent au moins de le paraître :  
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;  
On dirait qu'un esprit anime mille corps :  
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.  
Pour revenir à notre affaire,  
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ?  
Cette mort le vengeait : la reine avait jadis  
Étranglé sa femme et son fils.  
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,  
Et soutint qu'il l'avait vu rire.

La colère du roi, comme dit Salomon,  
Est terrible, et surtout celle du roi lion ;  
Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.  
Le monarque lui dit : « Chétif hôte des bois,  
Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix.  
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes  
Nos sacrés ongles : venez, loups,  
Vengez la reine, immolez tous  
Ce traître à ses augustes mânes. »  
Le cerf reprit alors : « Sire, le temps de pleurs  
Est passé ; la douleur est ici superflue.  
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,  
Tout près d'ici m'est apparue ;  
Et je l'ai d'abord reconnue.  
« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,  
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.  
Aux Champs Elysiens j'ai goûté mille charmes,  
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.  
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :  
J'y prends plaisir. » À peine on eut ouï la chose,  
Qu'on se mit à crier : « Miracle, Apothéose ! »  
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes ;  
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :  
Quelque indignation dont leur coeur soit rempli,  
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

# Le rat et l'éléphant

Jean de La Fontaine

**FABLE**

Se croire un personnage est fort commun en France :  
On y fait l'homme d'importance,  
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.  
C'est proprement le mal français :  
La sottise vanité nous est particulière.  
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :  
Leur orgueil me semble, en un mot,  
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.  
Donnons quelque image du nôtre,  
Qui, sans doute, en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant  
Des plus gros et raillait le marcher un peu lent  
De la bête de haut parage,  
Qui marchait à gros équipage.  
Sur l'animal à triple étage  
Une sultane de renom,  
Son chien, son chat et sa guenon,  
Son perroquet, sa vieille et toute sa maison,  
S'en allait en pèlerinage.  
Le rat s'étonnait que les gens  
Fussent touchés de voir cette pesante masse :  
« Comme si d'occuper ou plus ou moins de place  
Nous rendait, disait-il, plus ou moins important !  
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?  
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?

Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,  
D'un grain moins que les éléphants. »  
Il en aurait dit davantage ;  
Mais le chat, sortant de sa cage,  
Lui fit voir en moins d'un instant  
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

On rencontre sa destinée  
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée  
Un fils qu'il aimait trop, jusques à consulter  
Sur le sort de sa géniture  
Les diseurs de bonne aventure.  
Un de ces gens lui dit que des lions surtout  
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge ;  
Jusqu'à vingt ans, point davantage.  
Le père, pour venir à bout  
D'une précaution sur qui roulait la vie  
De celui qu'il aimait, défendit que jamais  
On lui laissât passer le seuil de son palais.  
Il pouvait, sans sortir, contenter son envie,  
Avec ses compagnons tout le jour badiner,  
Sauter, courir, se promener.  
Quand il fut en âge où la chasse  
Plaît le plus aux jeunes esprits,  
Cet exercice avec mépris  
Lui fut dépeint; mais, quoi qu'on fasse,  
Propos, conseil, enseignement,  
Rien ne change un tempérament.  
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,  
À peine se sentit des bouillons d'un tel âge,  
Qu'il soupira pour ce plaisir.  
Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.  
Il savait le sujet des fatales défenses;  
Et comme de logis plein de magnificences,  
Abondait partout en tableaux,  
Et que la laine et les pinceaux  
Traçaient de tous côtés chasses et paysages,  
En cet endroit des animaux,  
En cet autre des personnages,  
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion.  
« Ah ! monstre, cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre  
Dans l'ombre et dans les fers ! » À ces mots, il se livre  
Aux transports violents de l'indignation,  
Porte le poing sur l'innocente bête.  
Sous la tapisserie, un clou se rencontra:  
Ce clou le blesse ; il pénétra  
Jusqu'aux ressorts de l'âme: et cette chère tête,  
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,  
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.  
Même précaution nuisit au poète Eschyle.  
Quelque devin le menaça, dit-on,  
De la chute d'une maison.

Aussitôt il quitta la ville,  
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.  
Un aigle, qui portait en l'air une tortue,  
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,  
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,  
Étant de cheveux dépourvue,  
Laissa tomber sa proie, afin de la casser:  
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte  
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux  
Que craint celui qui le consulte;  
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.  
Je ne crois point que la nature  
Se soit lié les mains et nous les lie encor  
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort.  
Il dépend d'une conjoncture  
De lieux, de personnes, de temps ;  
Non des conjonctions de tous ces charlatans.  
Ce berger et ce roi sont sous même planète ;  
L'un d'eux porte le sceptre et l'autre la houlette :  
Jupiter le voulait ainsi.  
Qu'est-ce que Jupiter ? Un corps sans connaissance.  
D'où vient donc que cette influence  
Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?  
Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?  
Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin ?  
Un atome la peut détourner en chemin :  
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope ?  
L'état où nous voyons l'Europe  
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :  
Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.  
L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,  
Celle aussi de nos passions,  
Permettent-ils à leur faiblesse  
De suivre pas à pas toutes nos actions ?  
Notre sort en dépend: sa course entre-suivie  
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;  
Et ces gens veulent au compas  
Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter  
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.  
Ce fils par trop chéri, ni le bonhomme Eschyle,  
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,  
Il peut frapper au but une fois entre mille ;  
Ce sont des effets du hasard.



# L'âne et le Chien

Jean de La Fontaine

Il se faut entr'aider, c'est la loi de Nature  
L'âne un jour pourtant s'en moqua :  
Et ne sais comme il y manqua ;  
Car il est bonne créature  
Il allait par pays, accompagné du chien,  
Gravement, sans songer à rien,  
Tous deux suivis d'un commun maître.  
Ce maître s'endormit : l'âne se mit à paître.  
Il était alors dans un pré  
Dont l'herbe était fort à son gré.  
Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure :  
Il ne faut pas être si délicat ;  
Et faute de servir ce plat  
Rarement un festin demeure.  
Notre baudet s'en sut enfin  
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,  
Luit dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :  
Je prendrai mon dîner dans le panier au pain. »  
Point de réponse, mot : le roussin d'Arcadie  
Craignit qu'en perdant un moment  
Il ne perdit un coup de dent.  
Il fit longtemps la sourde oreille :  
Enfin il répondit : « Ami, je te conseille  
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;  
Car il te donnera, sans faute, à son réveil,  
Ta portion accoutumée :  
Il ne saurait tarder beaucoup. »  
Sur ces entrefaites, un loup  
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.  
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.  
Le chien ne bouge et dit : « Ami, je te conseille  
De fuir, en attendant que ton maître s'éveille ;  
Il ne saurait trop tarder : détale vite, et cours.  
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :  
On t'a ferré de neuf ; et si tu me veux croire,  
Tu l'étendras tout plat » Pendant ce beau discours,  
Seigneur Loup étrangla le baudet sans remède.

J'en conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

Un marchand grec en certaine contrée  
Faisait trafic. Un bassa l'appuyait ;  
De quoi le grec en bassa le payait,  
Non en marchand : tant c'est chère denrée  
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtait tant,  
Que notre Grec s'allait partout plaignant.  
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en  
puissance,  
Lui vont offrir leur support en commun.  
Eux trois voulaient moins de reconnaissance  
Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.  
Le Grec écoute, avec eux il s'engage ;  
Et le bassa du tout est averti :  
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,  
À ces gens-là quelque méchant parti,  
Les prévenant, les chargeant d'un message  
Pour Mahomet, droit en son paradis,  
Et sans tarder. Sinon ces gens unis  
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde  
Il a des gens tout prêts pour le venger :  
Quelque poison l'enverra protéger  
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.  
Sur cet avis, le turc se comporta  
Comme Alexandre, et, plein de confiance,  
Chez le marchand tout droit il s'en alla,  
Se mit à table. On vit tant d'assurance  
En ses discours et dans tout son maintien,  
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.  
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes ;  
Même l'on veut que j'en craigne les suites ;  
Mais je te crois un trop homme de bien ;  
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage :  
Je n'en dis pas là-dessus davantage.  
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,  
Écoute-moi : sans tant de dialogue  
Et de raisons qui pourront t'ennuyer,  
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il était un berger, son chien et son troupeau.  
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire  
D'un dogue de qui l'ordinaire  
Était un pain entier. Il fallait bien et beau  
Donner cet animal au seigneur du village.  
Lui, berger, pour plus de ménage,  
Aurait deux ou trois mâtimeaux,  
Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux  
troupeaux  
Bien mieux que cette bête seule.  
Il mangeait plus que trois ; mais on ne disait pas  
Qu'il avait aussi triple gueule  
Quand les loups livraient des combats.  
Le berger s'en défait ; il prend trois chiens de taille  
À lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.  
Le troupeau s'en sentit ; et tu te sentiras  
Du choix de semblable canaille  
Si tu fais bien, tu reviendras à moi. »  
Le Grec le crut. Ceci montre aux provinces  
Que, tout compté, mieux vaut, en bonne foi,  
S'abandonner à quelque puissant roi,  
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

Entre deux bourgeois d'une ville  
S'émut jadis un différend :  
L'un était pauvre, mais habile ;  
L'autre riche, mais ignorant.  
Celui-ci sur son concurrent  
Voulait emporter l'avantage,  
Prétendait que tout homme sage  
Était tenu de l'honorer.  
C'était tout homme sot ; car pourquoi révéler  
Des biens dépourvus de mérite ?  
La raison m'en semble petite.  
« Mon ami, disait-il souvent  
Au savant,  
Vous vous croyez considérable ;  
Mais dites-moi, tenez-vous table ?  
Que sert à vos pareils de lire incessamment ?  
Ils sont toujours logés à la troisième chambre,  
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,  
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.  
La république a bien affaire  
De gens qui ne dépensent rien !  
Je ne sais d'homme nécessaire  
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.  
Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe  
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,  
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez  
À Messieurs les gens de finance  
De méchants livres bien payés. »  
Ces mots remplis d'impertinence  
Eurent le sort qu'ils méritaient.  
L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.  
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.  
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient :  
L'un et l'autre quitta sa ville.  
L'ignorant resta sans asile :  
Il reçut partout des mépris ;  
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.  
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

Jupiter, voyant nos fautes,  
Dit un jour, du haut des airs :  
« Remplissons de nouveaux hôtes  
Les cantons de l'univers  
Habités par cette race  
Qui m'importune et me lasse.  
Va-t'en, Mercure, aux Enfers ;  
Amène-moi la Furie  
La plus cruelle des trois.  
Race que j'ai trop chérie,  
Tu périras cette fois. »  
Jupiter ne tarda guère  
À modérer son transport.

Ô vous rois, qu'il voulut faire  
Arbitres de notre sort,  
Laissez entre la colère  
Et l'orage qui la suit,  
L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère,  
Et la langue a des douceurs,  
Alla voir les noires soeurs.  
À Tisiphone et Mégère  
Il préféra, ce dit-on,  
L'impitoyable Alecton.  
Ce choix la rendit si fière  
Qu'elle jura par Pluton  
Que toute l'engeance humaine  
Serait bientôt du domaine  
Des déités de là-bas.  
Jupiter n'approuva pas  
Le serment de l'Euménide.

Il la renvoie ; et pourtant  
Il lance un foudre à l'instant  
Sur certain peuple perfide.  
Le tonnerre, ayant pour guide  
Le père même de ceux  
Qu'il menaçait de ses feux,  
Se contenta de leur crainte ;  
Il n'embrasa que l'enceinte  
D'un désert inhabité :  
Tout père frappe à côté.  
Qu'arriva-t-il ? Notre engeance  
Prit pied sur cette indulgence.  
Tout l'Olympe s'en plaignit ;  
Et l'assembleur de nuages  
Jura le Styx, et promit  
De former d'autres orages :  
Ils seraient sûrs. On sourit ;  
On lui dit qu'il était père,  
Et qu'il laissât, pour le mieux,  
À quelqu'un des autres dieux  
D'autres tonnerres à faire.  
Vulcain entreprit l'affaire.  
Ce dieu remplit ses fourneaux  
De deux sortes de carreaux :  
L'un jamais ne se fourvoie ;  
Et c'est celui que toujours  
L'Olympe en corps nous envoie ;  
L'autre s'écarte en son cours :  
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ;  
Bien souvent même il se perd ;  
Et ce dernier en sa route  
Nous vient du seul Jupiter.

# Le faucon et le chapon

Jean de La Fontaine

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;  
Ne vous pressez donc nullement :  
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,  
Que le chien de Jean de Nivelles.

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,  
Était sommé de comparaître  
Par devant les lares du maître  
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.  
Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose,  
« Petit, petit, petit ! » mais, loin de s'y fier,  
Le Normand et demi laissait les gens crier.  
« Serviteur, disait-il ; votre appât est grossier :  
On ne m'y tient pas, et pour cause. »  
Cependant un faucon sur sa perche voyait  
Notre Manceau qui s'enfuyait :  
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,  
Soit instinct, soit expérience.  
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,  
Devait, le lendemain, être d'un grand souper,  
Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille  
Se serait passée aisément.  
L'oiseau chasseur lui dit : « Ton peu d'entendement  
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,  
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.  
Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.  
Le vois-tu pas à la fenêtre ?  
Il t'attend : es-tu sourd ? – Je n'entends que trop bien,  
Repartit le chapon ; mais que me veut-il dire ?  
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau ?  
Reviendrais-tu pour cet appât ?  
Laisse-moi fuir, cesse de rire  
De l'indocilité qui me fait envoler  
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.  
Si tu voyais mettre à la broche  
Tous les jours autant de faucons  
Que j'y vois mettre de chapons,  
Tu ne me ferais pas un semblable reproche. »

Quatre animaux divers, le chat Grippe-fromage,  
Triste oiseau le hibou, Ronge-maille le rat,  
Dame belette au long corsage,  
Toutes gens d'esprit scélérat,  
Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.  
Tant y furent, qu'un soir, à l'entour de ce pin  
L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,  
Sort pour aller chercher sa proie.  
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie  
Le filet : il y tombe, en danger de mourir ;  
Et mon chat de crier, et le rat d'accourir.  
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie ;  
Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.  
Le pauvre chat dit : « Cher ami,  
Les marques de ta bienveillance  
Sont communes en mon endroit ;  
Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance  
M'a fait tomber. C'est à bon endroit  
Que, seul entre les tiens, par amour singulière,  
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.  
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.  
J'allais leur faire ma prière,  
Comme tout dévot chat en use les matins.  
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains ;  
Viens dissoudre ces nœuds. – Et quelle récompense  
En aurai-je repris le rat.  
– Je jure éternelle alliance  
Avec toi, repartit le chat.  
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :  
Envers et contre tous je te protégerai,  
Et la belette mangerai  
Avec l'époux de la chouette :  
Ils t'en veulent tous les deux. » Le rat dit : « Idiot !  
Moi ton libérateur ? Je ne suis pas si sot. »

Puis il s'en va vers sa retraite.  
La belette était près du trou.  
Le rat grimpe plus haut, il y voit le hibou :  
Dangers de toutes parts, le plus pressant l'emporte.  
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte  
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant  
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.  
L'homme paraît en cet instant ;  
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.  
À quelque temps de là, notre chat vit de loin  
Son rat qui se tenait à l'erte, et sur ses gardes :  
« Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser ; ton soin  
Me fait injure : tu regardes  
Comme ennemi ton allié.  
Penses-tu que j'aie oublié  
Qu'après Dieu je te dois la vie ?  
– Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie  
Ton naturel ? Aucun traité  
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?  
S'assure-t-on sur l'alliance  
Qu'a faite la nécessité ? »

# Le torrent et la rivière

Jean de La Fontaine

**FABLE**

Avec grand bruit et grand fracas  
Un torrent tombait des montagnes :  
Tout fuyait devant lui : l'horreur suivait ses pas ;  
Il faisait trembler les campagnes.  
Nul voyageur n'osait passer  
Une barrière si puissante :  
Un seul vit des voleurs ; et, se sentant presser,  
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.  
Ce n'était que menace et bruit sans profondeur :  
Notre homme enfin n'eut que la peur.  
Ce succès lui donnant courage,  
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,  
Il rencontra sur son passage  
Une rivière dont le cours,  
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,  
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :  
Point de bords escarpés, un sable pur et net.  
Il entre ; et son cheval le met  
À couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :  
Tous deux au Styx allèrent boire ;  
Tous deux, à nager malheureux,  
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,  
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux  
Il n'en est pas ainsi des autres.

Laridon et César, frères dont l'origine  
Venait de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,  
À deux maîtres divers échus au temps jadis,  
Hantaient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.  
Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom ;  
Mais la diverse nourriture  
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,  
En l'autre l'altérant, un certain marmiton  
Nomma celui-ci Laridon.  
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,  
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu,  
Fut le premier César que la gent chienne ait eu.  
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse  
Ne fit en ses enfants dégénérer son sang.  
Laridon négligé témoignait sa tendresse  
À l'objet le premier passant.  
Il peupla tout de son engeance :  
Tournebroches par lui rendus communs en France  
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,  
Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :  
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère :  
Faute de cultiver la nature et ses dons,  
Oh ! combien de Césars deviendront Laridons !



Les vertus devraient être sœurs,  
Ainsi que les vices frères.  
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,  
Tous viennent à la file ; il ne s'en manque guère.  
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,  
Peuvent loger sous même toit.  
À l'égard des vertus, rarement on les voit  
Toutes en un sujet éminemment placées  
Se tenir par la main sans être dispersées.  
L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais froid.  
Parmi les animaux, le chien se pique d'être  
Soigneux, et fidèle à son maître ;  
Mais il est sot, il est gourmand :  
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,  
Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.  
Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.  
« Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :  
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes ;  
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval ?  
– Eh ! qu'importe quel animal ?  
Dit l'un de ces mâtins; voilà toujours curée.  
Le point est de l'avoir; car le trajet est grand ;  
Et de plus, il nous faut nager contre le vent.  
Buvons toute cette eau; notre gorge altérée  
En viendra bien à bout: ce corps demeurera  
Bientôt à sec, et ce sera  
Provision pour la semaine. »  
Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,  
Et puis la vie ; ils firent tant  
Qu'on les vit crever à l'instant.  
L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,  
L'impossibilité disparaît à son âme.  
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,  
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire !  
« Si j'arrondissais mes États!  
Si je pouvais remplir mes coffres de ducats !  
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire ! »

Tout cela, c'est la mer à boire ;  
Mais rien à l'homme ne suffit.  
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,  
Il faudrait quatre corps; encor, loin d'y suffire,  
À mi-chemin je crois que tous demeureraient :  
Quatre Mathusalems bout à bout ne pourraient  
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !  
Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,  
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,  
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !  
Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage.  
Son pays le crut fou : petits esprits ! Mais quoi ?  
Aucun n'est prophète chez soi.  
Ces gens étaient les fous, Démocrite le sage.  
L'erreur alla si loin qu'Abdère députa  
Vers Hippocrate et l'invita,  
Par lettre et par ambassade,  
À venir rétablir la raison du malade :  
« Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,  
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite ;  
Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.  
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :  
Peut-être même ils sont remplis  
De Démocrites infinis.  
Non content de ce songe, il y joint les atomes,  
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;  
Et, mesurant les cieus sans bouger d'ici bas,  
Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.  
Un temps fut qu'il savait accorder les débats  
Maintenant il parle à lui-même.  
Venez, divin mortel ; sa folie est extrême. »  
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens ;  
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,  
Quelles rencontres dans la vie  
Le Sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps  
Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens  
Cherchait dans l'homme et dans la bête  
Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.  
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,  
Les labyrinthes d'un cerveau  
L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,  
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,  
Attaché selon sa coutume.  
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :  
Le sage est ménager du temps et des paroles.  
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,  
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,  
Ils tombèrent sur la morale.  
Il n'est besoin que j'étaie  
Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit  
Pour montrer que le peuple est juge récusable.  
En quel sens est donc véritable  
Ce que j'ai lu dans certain lieu,  
Que sa voix est la voix de Dieu ?

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux  
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,  
Te combattrai-je en vain sans cesse, en cet ouvrage ?  
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?  
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,  
Ne dira-t-il jamais : « C'est assez, jouissons » ?  
– Hâte-toi mon ami, tu n'as pas tant à vivre.  
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre :  
Jouis. – Je le ferai. – Mais quand donc ? – Dès demain.  
– Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin :  
Jouis dès aujourd'hui, redoute un sort semblable  
À celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avait mis bas un daim.  
Un faon de biche passe, et le voilà soudain  
Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.  
La proie était honnête : un daim avec un faon ;  
Tout modeste chasseur en eût été content :  
Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,  
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.  
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux  
Avec peine y mordaient ; la déesse infernale  
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.  
De la force du loup pourtant il s'abattit.  
C'était assez de biens. Mais quoi ! rien ne remplit  
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.  
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer  
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher,  
Surcroît chétif aux autres têtes :  
De son arc toutefois il bande les ressorts.  
Le sanglier, rappelant les restes de la vie,  
Vient à lui, le découd, meurt vengé sur son corps,  
Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux :  
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit, en passant, ce spectacle piteux :  
« Ô Fortune ! dit-il, je te promets un temple.  
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant  
Il faut les ménager, ces rencontres sont rares. »  
(Ainsi s'excusent les avares).  
« J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant.  
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,  
Si je sais compter, toutes pleines.  
Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant  
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ai faite  
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez. »  
En disant ces mots, il se jette  
Sur l'arc qui se détend, et fait de la sagette  
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte ; Il faut que l'on jouisse ;  
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :  
La convoitise perdit l'un ;  
L'autre périt par l'avarice.

# Le lion, le loup et le renard

Jean de La Fontaine

Un lion décrépît, goutteux, n'en pouvant plus,  
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.  
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.  
Celui-ci parmi chaque espèce  
Manda des médecins ; il en est de tous arts.  
Médecins au lion viennent de toutes parts ;  
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.  
Dans les visites qui sont faites,  
Le renard se dispense et se tient clos et coi.  
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,  
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure  
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,  
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;  
Et sachant que le loup lui faisait cette affaire :  
« Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère  
Ne m'ait à mépris imputé  
D'avoir différé cet hommage ;  
Mais j'étais en pèlerinage  
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.  
Même j'ai vu dans mon voyage  
Gens experts et savants, je leur ai dit la langueur  
Dont Votre Majesté craint, à bon droit la suite.  
Vous ne manquez que de chaleur ;  
Le long âge en vous l'a détruite.  
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau  
Toute chaude et toute fumante ;  
Le secret sans doute en est beau  
Pour la nature défaillante.  
Messire loup vous servira,  
S'il vous plaît, de robe de chambre. »  
Le roi goûte cet avis-là.  
On écorche, on taille, on démembre  
Messire loup. Le monarque en soupa,  
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire ;  
Faites si vous pouvez votre cour sans vous nuire.  
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.  
Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière :  
Vous êtes dans une carrière  
Où l'on ne se pardonne rien.